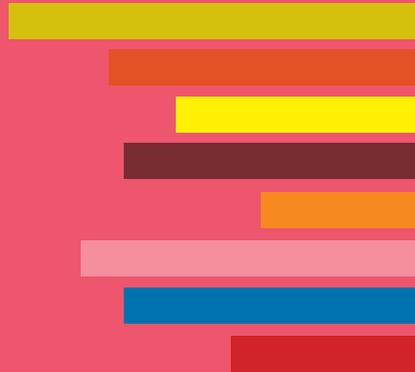


**Je  
souviens**  
*je me souviens*

## *sommaire*



4>5 PRÉSENTATION DU PROJET

6>15 CLAUDE

16>19 ÉTIENNETTE

18> 23 ISABEL

25>31 JOCELYNE

32>39 JOSETTE

40>43 JOSETTE

44>49 MARIE-ODILE

50>57 MARINETTE



# je

Ce recueil de textes et de photos est l'aboutissement d'un projet mené par la Soi-disante compagnie de septembre 2020 à mai 2021. Nous avons proposé à une dizaine de personnes de se retrouver régulièrement pour écrire, lire, chanter ensemble. Au cours d'ateliers d'écriture, ces femmes, cet homme, nous ont livré leurs souvenirs, vu que telle était la thématique du projet, et c'est avec une grande générosité qu'elles et il l'ont fait. Et nous, qui récoltions ces bribes de leur passé, les plus intimes parfois, avons eu l'impression de recevoir des offrandes ; des cadeaux offerts à ces étrangers que nous étions pour elles, pour lui.

Des souvenirs gais, tendres, émouvants... autant d'adjectifs qu'on pourrait attribuer aux personnes mêmes qui les ont écrits.

Et lorsque nous nous disons au revoir à la fin du projet, nous ne nous sentons plus étrangers, mais complices d'un temps ; complices qui aurons de beaux souvenirs en commun.

**Valérie Véril**

pour la Soi-disante compagnie



# me

Prendre en photo des personnes que l'on ne connaît pas n'est pas un geste anodin.

Il y a toujours un temps « d'apprivoisement mutuel ». Pour Je me souviens, la proximité que les ateliers ont créée entre les participants et la Soi-disante compagnie a fait disparaître cette petite gêne habituelle. Les participants m'ont ainsi très vite accordé leur confiance, ce qui m'a touché. J'espère que cela se voit sur les portraits qui résultent de ces rencontres.

**Erik Damiano**

photographe



# souviens

De mon regard extérieur et pour avoir participé à la restitution du 27 mai à la Maison Garonne, j'ai trouvé ce spectacle très émouvant. Je vous dis merci. Merci à "la soi disante compagnie". Merci aux personnes qui se sont investies dans ce projet "Je me souviens" : Marinette , Josette, Jocelyne, Claude, Josette, Etiennette, Isabelle, Marie-Odile, Irène.

Merci d'avoir ravivé mes propres souvenirs mais aussi ceux des spectateurs présents. Vous avez su nous transporter vers nos jeunes années et nous donner "la chair de poule".

Le service action sociale, dans le cadre de la prévention seniors, et le service culturel de la communauté de communes Cœur de Garonne sont heureux du succès de cette réalisation et fiers d' y avoir contribué. Nous nous en souviendrons longtemps....

Au plaisir de nous revoir pour une nouvelle expérience ! Encore un grand Merci à tous les participants !

## **Appoline Mallet,**

vice-présidente de l'action sociale pour la communauté de communes Cœur de Garonne

**un projet  
de la soi-disante  
compagnie**

encadré par  
Jessica Laryennat,  
Philippe Cataix et  
Valérie Vêril

photos  
Erik Damiano  
graphisme  
Loran Chourrau



# Claude Boyer

*La neige,  
la mer,  
la chaleur,  
la baignade,  
la musique,  
l'harmonica,  
les repas,  
les saisons,  
les figues,  
les cerises,  
les pêches,  
les framboises,  
les radis,  
les asperges,  
les filles,  
la peau,  
l'attente,  
le plaisir,  
les concerts,  
les odeurs,  
les parfums,  
l'herbe,  
les moissons,  
les battages,  
le raisin,*

*le cidre,  
la sueur,  
l'eau froide,  
la menthe,  
les eaux pétillantes,  
le lait,  
les vaches,  
les chauves-souris,  
les hirondelles,  
les coquelicots,  
les coucous,  
les sauterelles,  
les papillons,  
la mare,  
les tritons,  
la naissance,  
ma femme,  
mes enfants petits,  
le foot,  
le café au lait,  
le tennis,  
les profs,  
le français,  
l'anglais,  
l'espagnol,*

**etc,  
etc,**

...

**Je me souviens** de l'arrivée du printemps et de ses odeurs, des travaux des champs sur la faucheuse et les nuées d'insectes, de papillons et autres volatiles.

**Je me souviens** du short que l'on sort en avril même si on ne se découvre pas d'un fil, et de la chemise à carreaux manches courtes. **Je me souviens** des premières fraises écrasées sur le pain avec le sucre, et des premières framboises.

Je me souviens des premiers radis dans le jardin. Je me souviens d'avoir gratté autour de la partie visible pour envisager la rondeur enfouie. Je me souviens des petits pois, et des heures passées à les écosser et les faire rentrer dans des bouteilles.

**Je me souviens** que le printemps finissant j'attendais les vacances, l'été. Je me souviens des moissons, des cerises, des prunes, mais je me souviens aussi des travaux imposés aux champs.

Je me souviens du vin sucré à 5h de l'après-midi, en sueur, en famille, au travail.

**Je me souviens** de la rivière d'où l'on extrait le sable et où on se baigne.

**Je me souviens** des premiers champignons du mois d'août.

**Je me souviens** attendre l'automne et la reprise de l'école, les châtaignes chaudes dans les poches, les cèpes à foison et je me souviens du goût sucré du cidre et de la soupe aux choux.

**Je me souviens** attendre l'hiver, Noël, la neige, les pièges à merle, les châtaignes blanchies, le cochon, les boudins.

**Je me souviens** et réalise que les saisons m'ont totalement structuré dans mes sensations et mes envies, mes plaisirs jusqu'à aujourd'hui. Je me souviens de tout sans nostalgie comme un livre où je choisis ce qui m'intéresse et m'aide à avancer.

En 1965 je quitte le Périgord vert pour rentrer aux beaux-arts de Toulouse. À 17 ans, le visage marqué par un acné persistant, mon surnom sera « la fraise ». Avec des copains et copines je m'installe en communauté à Bérat en 1968. Là on se fait le pain, et on flâne dans le café. Notre lieu de vie : « le moulin » au milieu des platanes aux immenses branches non loin des bois à champignons.

Certes nous ne faisons pas fortune et quand arrivaient la neige et Noël, les païens que nous étions retombions en enfance. Danser nous suffisait pour obtenir des moissons de caresses. Ma copine d'alors devint maman et elle est toujours aujourd'hui ma compagne !

La fête locale a eu lieu en juin comme tous les ans et je me souviens avoir tiré un ticket de loterie gagnant à un stand. « J'ai gagné, j'ai gagné ! » Parmi les lots je choisis un harmonica. Sitôt gagné sitôt mis en bouche. Et là miracle ! Je joue sans hésiter Frère Jacques. Je revois les mines étonnées de mes parents.

Le lendemain lundi, retour aux travaux des champs, et là sur la charrette de foin qui va cahin-caha sur la route fraîchement mouillée par une pluie subite et heureusement éphémère. Allongé sur le foin avec mon harmonica, suant des efforts effectués auparavant, je commence à jouer le tube en patois du moment « din queiro nei pe zour ! » Nous longeons le lac et les hirondelles rasant l'eau dans des piqués dignes d'avions de chasse, annonçant une nuit pluvieuse. Il est 17h et c'est l'heure de la tablette de chocolat noir quelque peu fondue malgré son papier protecteur. Dégustation dans l'odeur de foin, j'essuie la poussière collée par la sueur sur mes gambettes gringalottes, tout fier de posséder un IMMENSE talent de musicien (une flemme dommageable empêchera plus tard son épanouissement).

Mais ce soir assis à mon vieux bureau j'écrirai ce que j'ai observé : les odeurs, le vert du lac, les cris des criquets, les galoches pleines de brins de foins agressifs et le plaisir d'avoir un incroyable talent. Encore aujourd'hui mon harmonica me suit partout.

1958. J'ai 10 ans. Je suis cloué au lit par une méchante grippe, suant d'une forte fièvre. On est au printemps, par un très bel après-midi. La fenêtre est restée ouverte pour changer l'air à dit ma mère. On sent l'odeur des foin, ou plutôt de l'herbe mouillée comme la route qui vient de l'être par une brusque averse. J'ai entendu les bœufs et la charrette pleine rentrer dans la grange. C'est fou comme au lit, dans le silence les bruits et les odeurs s'affinent. Je crois que j'arrive à sentir l'herbier posé sur mon vieux bureau et la menthe dans le verre posé sur la table de nuit. Il est 17h, machinalement ma main se pose sur la touche marche du transistor. C'est l'heure de salut les copains, une heure qui compte pour un jour et qui me fait oublier la fièvre qui, tous les soirs, redouble d'intensité m'entraînant dans des visions surréalistes.

Un cavalier, disons venu d'Arabie, imbibé d'alcool de prune, frappant avec un martinet sur un animal démoniaque aux poils hérissés en poussant des cris perçants. Heureusement le cachet que me porte ma mère dans une tisane à la cannelle me fera plonger dans un lourd sommeil réparateur.

Le transistor lui, restera allumé toute la nuit.

La machine à broyer les pommes a été nettoyée, elle est prête à broyer les pommes pour préparer le breuvage sucré, le cidre. L'odeur des pommes fraîchement coupées en 4 pour être râpées, très vivace, inondait l'édifice, je veux dire la grange. Il était là à attendre l'étape suivante, le passage au pressoir, pressoir quelque peu en ruine, aux planches verticales désagrégées bien que très souvent réparées. Il attendait le pressage et la première gorgée de jus de pomme. Le geste régulier, puissant et répétitif de son père (maintenant décédé) sur le levier déclenchait en fin de course un léger cliquetis. Le père s'abandonnait à cet effort comme dans un rituel obligé et immatériel. Espérer et accéder à la saveur sucrée du cidre maison était un peu comme un hymne à la vie, une sublimation de la mort de la pomme pour un élixir de vérité.

Un des moments magiques où les travaux manuels tellement magnifiés vous emmènent ailleurs, dégustation privilégiée d'une autarcie jouissive.

L'odeur de mousse, l'odeur âcre d'un vieux champignon à la chair farinée, c'était son opium, sa drogue, l'odeur des feuilles moisies, vieilles, jaunies, pourries par le gel et la pluie c'était son plaisir. Dès l'âge de 8 ans il était capable de se lever à 6h du matin, d'enfiler des bottes, (souvent trop grandes), un vieux pull et une casquette, sûrement celle de son père, trop large et surtout très sale, le liseré de bord de tête encrassé par les cheveux mouillés et remouillés. Ainsi équipé, il était prêt à partir pour un périple forestier de près de 2h, le panier dans une main, le bâton dans l'autre main. Il prenait toujours le temps de glisser une semelle en feutre dans ses bottes pour le confort.

La petite route blanche, caillouteuse, derrière la maison, il la montait d'un pas soutenu, pressé qu'il était d'accéder aux places à champignons bien avant tout le monde, juste à la pointe du jour. Le rythme cardiaque s'accélérait à l'approche du bois. Vite, vite, ne pas se faire doubler pour chercher sous les trois gros chênes, dans le tapis de mousse, nid douillet pour les têtes de nègre. Il avait l'habitude une fois dans le bois de parler à voix haute aux champignons, de les prier d'apparaître, à lui seul ça va sans dire. Il s'estimait être un adorateur du cèpe, un ministre des spores en quelque sorte, digne d'être remercié par la gente bolet. Et ça ne manquait pas. La première tête noire apparaissait, luisante, presque laquée. Il faisait semblant de ne pas la voir de suite prolongeant ainsi son plaisir au maximum. Ou alors il engageait le dialogue « tu sais que t'es beau toi avec ta tête brillante et noire, tu ne vas pas me dire que t'as pas de frangins » « ah les voilà ! le cachotier ! » Allongé dans la mousse, le regard perçant sous les proches ronciers, il scrutait et décelait d'autres des nids de cèpes qu'il cueillait dans une frénésie mal contrôlée. Et ainsi pendant 2h il remplissait son panier et deux poches en plastique de secours. Un chercheur hors pair investi, sensible, sensuel et souvent comblé. Et pourtant il acceptait en toute humilité « LES MATINS DU PANIER VIDE ».

# Claude écrit sur les souvenirs de Josette

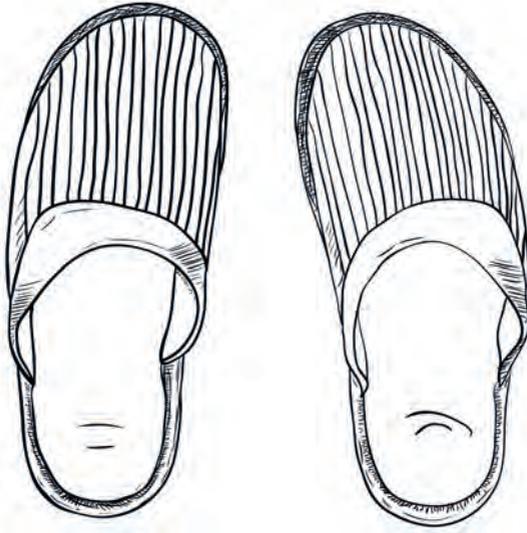
## **LES PANTOUFLES**

C'est malin ! oui vraiment c'est malin ! Tu sais combien ça coûte des pantoufles comme ça ! Tu vas me rendre folle ! Tu voulais te noyer, attraper froid ! Tu as le diable au corps ! T'en as pas marre de faire des conneries avec Patrick. Si ça continue tu ne le verras plus.

Josette assise, le menton dans les mains, faussement penaude, se retient de rire en se remémorant l'après-midi passé avec Patrick.

Ils s'étaient donné rendez-vous sur la place, avaient descendu la ruelle puis remonté la pente et enfin étaient redescendus vers l'Ansonne, la petite rivière. La température affichait trois degrés et la cascade en amont du ruisseau était sûrement gelée. C'est ce spectacle qu'ils avaient décidé de s'offrir !

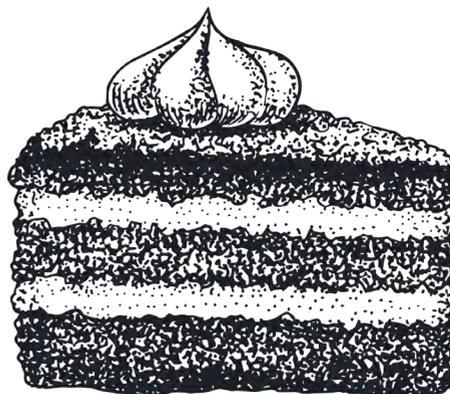
Arrivés au bord du talus, Patrick, premier de cordée, s'avance sur le bord de la rivière tenant Josette par la main. Les pantoufles neuves, fourrées, glissaient sur les grandes herbes givrées et venaient flirter avec l'eau glacée. Arrivés près de la cascade gelée ils ne pouvaient s'empêcher de glisser sur la petite patinoire formée à la base de la chute d'eau. C'est d'un pas hésitant qu'ils avançaient comme un petit lapon débutant sur la banquise. Même fausse l'image est belle.



Les pantoufles désormais humides devenaient inconfortables vu la température et pour les arpions c'était pas la fête et ils devenaient douloureux. Josette commençait à réaliser que le retour serait délicat tant par le trajet où elle allait encore devoir se salir que par l'accueil de sa mère qui s'annonçait glacé lui aussi !

Avec d'innombrables précautions ils longeaient le ruisseau mais ne pouvaient éviter glissades et trébuchements, autant d'occasions de salir les divines charentaises dont la fraîcheur des couleurs commençait à sérieusement s'altérer. Revenus sur le bitume, le constat était sans appel. Elle avait pourri ses pantoufles neuves et c'est toute confuse qu'elle entra dans la cuisine où sa mère préparait le repas du soir. Dans la seconde qui suivit, le regard de sa mère se posa sur les chaussures et les deux bras sur les hanches indiquaient qu'il y avait un gros problème. Josette assumait et ne regrettait rien. Son frère de sang Patrick avec qui elle s'était égratigné les poignets dont elle avait sucé le sang comme des chefs indiens, lui offrirait encore d'improbables excursions !

# Claude écrit sur les souvenirs de Josette



## LE CAGIBI

Le souvenir m'a été raconté par Josette et je l'ai romancé. Josette toussait fréquemment, petite toux sèche, irritation ou maladie ? Plutôt irritation due aux nombreux acariens peuplant le cagibi. Elle nommait ainsi le petit réduit niché dans l'angle droit du grenier au troisième étage de la maison familiale. La cloche sonne, il est 16h30, l'école est finie. Josette court sur le trottoir étroit, alerte et joyeuse de retrouver son petit chez soi du troisième étage, suivie de très près par son copain Patrick. Bousculant violemment la porte d'entrée ils traversent le salon, renversent une ou deux chaises, grimpent bruyamment au premier, longent le couloir et accèdent au grenier, pris de fous rires hystériques. Le chien Willy arrive aussitôt après, chien de chasse locataire lui aussi du « palais des fleurs ». Nom donné à ce réduit qui abritait en plus d'une caisse destinée à l'épagneul breton, une culture de plantes d'intérieur, un peu comme une petite serre.

Ces minuscules mètres carrés devenaient à certaines occasions, une véritable salle des fêtes où la limonade coulait à flots, où la crème des mille feuilles dégoulinait sur les mains sales de poussière des deux enfants fêtards. D'autres fois, comme dans un lieu de culte, le cagibi accueillait un baptême, le baptême du poupon dont Patrick était le parrain obligé. Cérémonie païenne, arrosée de limonade bénie par eux. Josette soulevait le poupon, le regardant d'un air faussement mystique. Alors Patrick versait de la limonade bénite sur le front de « Gilles le poupon » en marmonnant d'inintelligibles prédications. Josette s'inclinait et baisait cérémonieusement le front du baptisé qu'elle reposait sur un coussin avant d'applaudir à tout rompre avec Patrick cette cérémonie tellement réussie. De magnifiques gâteaux à la crème trônaient sur un tabouret ainsi que deux verres en plastique transparent qui laissaient transparaître la limonade grenadine qui leur tachait le contour des lèvres. C'était une cérémonie réussie.

Certes ils n'étaient pas saouls, mais grisés d'un bonheur qui les submergeait et restera gravé à jamais. D'ailleurs Josette l'évoquera beaucoup plus tard, lors d'un atelier d'écriture ainsi que ses voyages virtuels en « moto chaise ». Une chaise renversée servait effectivement à Josette et Patrick de fausse moto, dont les vrombissements et les démarrages étaient très justement simulés. Un peu comme de la « air moto ».

Que sont devenus ce cagibi, ces acariens et autres occupants ? Que sont devenus le poupon et le tabouret ? D'autres enfants y toussent-ils toujours, irrités par les minuscules pensionnaires ? Josette n'en a aucune idée mais elle a cessé de tousser !



# Étiennette Boule

*voiture,  
maison,  
voyage,  
amitiés,  
avion,  
balades,  
petits-enfants,*

**Je me souviens** de la venue de mon petit-fils.  
**Je me souviens** du travail effectué dans ma vie.

**Je me souviens** d'une journée, au zoo de Sigean où j'ai effectué une marche de 11 km.

**Je me souviens** de mon aménagement au foyer du Fousseret avec deux amies supers.

**Je me souviens**, lors de mon dernier déménagement, j'ai eu la chance de rencontrer l'amitié du voisinage, de faire des balades ainsi que des voyages avec des collègues de travail.

**Je me souviens** avoir été présente à la naissance de mon petit-fils, d'avoir effectué un travail qui me convenait bien et qu'on se retrouvait en famille pendant les vacances d'été en faisant des repas sous les arbres.

*Des fous rires,  
bien sûr j'en ai eu,  
mais les circonstances  
ne me reviennent pas.*

Mon histoire se situe dans le département du Lot-et-Garonne, dans le village de Miramont-de-Guyenne, agréable à vivre, entouré d'usines de chaussures, d'une fabrique de persiennes bois, ainsi que d'un abattoir.

À l'époque je devais avoir 5 ou 6 ans et j'étais la seule fille sur un groupe de trois garçons de mon âge.

Il paraît que je dominais les garçons et que je leur en faisais voir de toutes les couleurs.

Un jour ces garçons me demandent de les accompagner pour voir l'intérieur de ce bâtiment.

Cela ne m'intéressait pas vraiment et c'est un peu réticente que je les ai suivis.

Arrivés devant le bâtiment il s'avéra que ces garçons pour se venger voulaient me pendre comme l'on faisait pour le bétail.

Là j'ai commencé à paniquer et à me débattre en hurlant. Heureusement pour moi la personne s'occupant de la bâtisse a fait une entrée fracassante. À ce moment-là, j'ai commencé à me sentir mieux.

Les garçons essayaient de me passer les pieds dans les anneaux pour me soulever comme pour les animaux avant l'abattage. Après les avoir réprimandés sévèrement ils sont partis tout penauds.

Moi je pensais que malgré cela ils devaient être très satisfaits d'avoir pu me faire cette grande frayeur.



# Isabel Kheresto Ruiz

*l'école avec mes camarades  
de classe et mes cousins.*

*châtaignes,  
champignons,  
escargots,  
clocher,  
village,  
vache,  
écureuil,  
Palaminy...*

**Je me souviens** de mon enfance en Espagne quand on partait travailler dans les champs et que ma mère faisait à manger. Elle faisait un feu, posait trois pierres autour et posait la marmite dessus.

**Je me souviens** quand mon père partait à la chasse et disait à ma mère : « Je te ramène un lièvre pour le dîner ».

**Je me souviens** quand on dormait avec mes frères et mes sœurs en pleine nature la nuit dans la campagne à la pleine lune, énorme. On était pauvres mais heureux. Toute la famille ensemble.

Et les animaux : les chevaux, les mulets, les ânes et les chiens de chasse, des lévriers.

**Je me souviens**, pour les fêtes de Noël, tous les enfants et les jeunes gens du village, on se déguisait et on partait faire la quête dans toutes les maisons du village. Un donnait un saucisson, un autre un pain, un autre des charcuteries des pâtisseries et des bonbons... Et à la fin on en faisait un repas tous ensemble avec de la musique des guitares, des tambourins, des tambours, et avec nos mains. Et on dansait le flamenco, et on tapait des pieds, dans la belle région de l'Andalousie. On était tous joyeux et heureux.

**Je me souviens** de mon arrivée en France en 1959 dans l'Ariège, une très belle région surtout en automne. On ramassait des châtaignes, des champignons, des escargots, on voyait des écureuils ; on gardait les vaches, et on ramassait des violettes.

*bicyclette,  
guitare,  
mobylette,  
robe,  
habits,  
parfum,  
chemisier,  
souliers,  
encrier,  
tableau,  
bureau,  
bague,  
livre,  
disque*

...

On faisait de la musique le soir à la veillée avec des guitares et mon frère François qui chantait le flamenco ; il chante très bien. On mangeait des châtaignes et on buvait du vin à la cannelle. On était autour du feu on était heureux et on chantait arabo-andalou.

**Je me souviens**, je ne savais pas monter à bicyclette et ma copine de classe avait un vélo. Je lui ai demandé de me le prêter et je lui ai dit « je sais porter, monte ». Ce n'était pas vrai. On est tombées toutes les deux dans la boue et la poussière. On était toutes sales et on devait aller à la messe.

Ma mère nous faisait des robes et confectionnait les habits de toute la famille. Ma mère était formidable, elle savait tout faire. Moi-même j'ai appris à coudre à la machine, plate, surjeteuse, et bouton, boutonnière, et repasser à la presse. J'ai fait six ans de confection : Des chemises, pantalons et costumes.

**Je me souviens** encore des parfums des orangers, citronniers et lavande, le thym, gingembre, verveine, romarin, le jasmin et le lys ; et ça sentait l'Arabie parfumée.

**Je me souviens**, quand j'allais à l'école, l'odeur de l'encre et les crayons avaient une odeur particulière. On se salissait les doigts et les mains et on devait aller au tableau. C'était ma petite peur à chaque fois. J'aimais bien l'école pourtant.

Ma première mobylette, c'était pour aller travailler à l'atelier de couture à 10 km de ma maison.

On se retrouvait entre copains et copines et on s'amusait bien. On allait au Pont du Diable à Cazères se promener et c'était nos sorties du dimanche à toute la bande après le cinéma.

**Je me souviens** quand j'allais casser des œufs à la fabrique à Rieumes. On venait nous chercher tous les jours avec un petit autobus. C'était rigolo.



En été à la campagne on coupait et ramassait les foins. On les montait sur la charrette et on les ramenait à la ferme. Plus tard on en nourrissait les animaux : vache, mouton, chevaux, lapins... On faisait aussi la litière avec cette herbe ainsi séchée.

Au printemps venaient des martinets, des hirondelles. C'était une joie pour nous tous. C'était un incessant va-et-vient avec des cris perçants. Ils avaient fait leurs nids dans l'étable des vaches.

C'était reposant cette bonne odeur de foin.

En automne ils se rassemblaient tous sur les poteaux des fils électriques pour repartir en Afrique.

Adieu, jusqu'à l'année prochaine.

Il y avait un petit lac près du jardin. Des canards se baignaient dedans et pataugeaient dans la boue. Autour, j'aimais les voir, contents.

J'aime les lacs, grands ou petits, leur couleur - verts, clairs et transparents.

Je suis allée au lac de Palaminy pêcher et chasser. Il y avait des canards et des foulques, des poissons, carpes, tanches, brochets, et des poissons-chats, et des grenouilles, et des roseaux.

Lac d'Esparron, promenade, courir autour  
Lac de Peyssies, promener  
Lac Saint-Vidian, Martres-Tolosane, on pêche et on dîne. On est nombreux. Au moins 80 personnes. Tous des gens connus. On pêchait toute la journée  
Lac de Saint-Ferréol, je suis allée en été me baigner  
Le lac de Cazères au plan d'eau ; Je promenais mes enfants  
Le lac de Neuchâtel en Suisse  
Lac de Zurich vacances,  
Le lac Léman à Genève, Nyon, Lausanne, où j'habitais en Suisse  
Montreux, Vevey, côté suisse, j'ai fait du bateau, je me suis baignée  
Thonon-les-Bains, Évian, Divonne, Yvoire, côté français c'est très beau, on se baigne, bateau

Lac de Annecy, baignade  
Lac de Côme,  
Lac Majeur, Suisse, Italie, vacances  
Lac de Constance, Bodensee, vacances. Allemagne, Suisse, et Autriche, vacances. Un château et une très belle roseraie  
Lac de Joux, Suisse  
Lac de Vincennes, Paris, Porte de Vincennes où j'ai vécu ; je me promenais tous les jours. Parc de Vincennes, très beau parc  
Lac del grande Retiro Madrid. Tous les madrilènes se promènent autour et font des sports nautiques. Je suis allée visiter. Je me suis promenée aussi.  
Le plus beau de tous les lacs c'est TIBERIADE en Galilée, Israël. Il y a des kibboutz, des plantes, des papyrus, des fruits exotiques tout autour ; des bergers. C'est merveilleux. On mangeait des poissons de Saint-Pierre.

*Je ne  
l'oublierai  
jamais.*



# Jocelyne Lassaigne

*enfance,  
voyage,  
Guyane,  
animaux,  
voiture,  
amitiés,  
activités,  
petits-enfants,  
géographie,  
Amazonie*

**Je me souviens** de mon arrivée en Guyane.

**Je me souviens** de la naissance de mon premier enfant.

**Je me souviens** de mon opération de la cataracte.

**Je me souviens** de mon premier cours de ski comme prof, je ne sais pas skier.

**Je me souviens** de mon premier repas : un poulet, je ne l'avais pas vidé.

**Je me souviens** combien j'ai galéré avec mes trois enfants.

**Je me souviens** de mon premier cours d'informatique devant neuf stagiaires.

Après ma naissance, nous avons déménagé sur Cazères. Toute mon enfance a été bercée par les animaux, les voyages. La famille a été très importante, d'un grand soutien. Les balades avec mes parents au zoo de Plaisance-du-Touch, les pique-niques, quels beaux souvenirs !

L'école au cours de laquelle j'ai rencontré et fait de solides amitiés.

Que de bons souvenirs !

**Je me souviens** que j'ai trébuché en marchant sur le trottoir. Je suis tombée à quatre-pattes aux pieds d'un policier muni d'une laisse et d'une matraque. Je me suis relevée et le fou rire nous a pris et il a été communicatif.

**Je me souviens** de ma fierté d'avoir élevé mes trois enfants toute seule et de leur avoir donné une solide éducation.

**Je me souviens** qu'on jouait à la marelle et que je grimpais sur le toit.

Mon grand-père était boulanger et sculpteur pendant ses loisirs.

J'adorais le voir travailler, voir des morceaux de bois se transformersous ses doigts et des figurines naître. Ainsi je pouvais admirer tous les beaux tableaux qui étaient soigneusement entreposés sur son établi, des grands, des moyens, des petits.

Ma mère, comme ses sœurs, a hérité des tableaux et figurines. Ils ont souvent été admirés et je me souviens d'un monsieur qui voulait absolument en acheter un, le plus grand et le plus beau. Cela représentait une scène de guerre de 1872, une bataille à cheval. Bien sûr mes parents ont refusé de s'en séparer. Aujourd'hui, toutes ces sculptures décorent le salon de mes frères et sœurs. J'ai moi-même hérité d'un cadre et de trois figurines.

Dans un grand magasin, alors que je me promenais au milieu de fleurs de toutes couleurs, mon regard a été attiré par des roses blanches, des magnolias. Un criquet bien dodu était posé sur des fleurs.

Je pensais à mon père qui aimait ces fleurs extraordinaires, avec pourtant un goût prononcé pour les magnolias qui fleurissent au début du printemps et dégagent un parfum suave.

En continuant ma balade, je croisais un enfant de 13 ans qui mangeait une madeleine, je constatais que ses chaussures étaient sales.

Je quittais le magasin. Dehors, la nature s'éveillait avec le printemps naissant, les arbres bourgeonnaient et le soleil pointait. Une très belle journée.

Jocelyne  
écrit sur les  
souvenirs de  
Marie-Odile



À l'âge de 14 ans, après avoir passé le certificat d'études, Marie-Odile est allée travailler dans une usine de chaussures.

Son père et son frère travaillaient dans une autre usine de chaussures.

Marie-Odile avait eu la chance d'être introduite par une voisine. Dans cette usine c'était, comme dans la plupart des cas, du travail à la chaîne. Elle a été chargée de plier les cartons pour en faire des boîtes à chaussures.

Par la suite, elle a été chargée de coudre celles-ci. Voulant être aussi rapide que ses collègues elle a raté ses premières piqûres, il a fallu tout défaire.

Tout a fini par rentrer dans l'ordre.

Les journées étaient très longues dans l'après-guerre et on ne connaissait pas les semaines de 35 heures, et la journée était de neuf heures de travail effectif. Pour une adolescente de 14 ans les journées étaient fatigantes et le repos bien mérité.

Cette histoire se passe il y a 70 ans juste après la fin de la guerre. Marie-Odile avait une dizaine d'années. Elle habitait avec ses parents dans une maison de quartier située dans un petit village à une dizaine de kilomètres de Cholet. Dans ces petits villages, tout le monde se connaissait et le soir, l'été, les villageois se retrouvaient tous dehors assis sur les escaliers du perron. À cette époque-là, la télévision n'existait pas et les veillées étaient sympathiques. On pouvait gronder les enfants s'ils faisaient une bêtise sans que les parents n'en prennent ombrage.

Les parents discutaient ensemble, les enfants jouaient également, les plus grands faisaient du vélo, les petits, plus ou moins calmes, jouaient entre eux. Que de soirées agréables Marie-Odile a passées !

Tout le quartier participait, sauf une famille. Souvent les enfants accompagnés d'adultes allaient chanter sous les fenêtres « Rossignol, rossignol de mes amours ». Marie-Odile en a gardé de très bons souvenirs, elle en sourit encore à l'évocation de ces moments-là.



# Josette Echène

*le poudrier,  
les talons blancs,  
pomme d'amour,  
palais des glaces,  
valse et tangos*

# Le poudrier

Elle l'avait depuis sa jeunesse. Elle ne s'en séparait jamais lorsqu'elle sortait. Je supposais qu'elle l'accrochait à une chaîne d'argent ou à un cordon de soie

noire autour de son cou de jeune fille.

Elle partait danser. La jeune fille d'alors portait de longs gants de dentelle qui recouvraient ses bras nus jusqu'à la naissance du coude. Un mouchoir blanc dans la main qu'elle posait sur l'épaule de son cavalier en guise de pudeur, d'élégance. Son sourire et ses yeux bleus qui se plissaient espiègles à ce récit, me laissaient imaginer ce jeune homme qui relevait le défi d'amour du mouchoir étourdiment tombé après la mazurka ou la valse.

Une pause permettait à la valseuse de se refaire une beauté. Elle ouvrait alors son précieux poudrier, coquille d'argent, sertie d'or autour du minuscule miroir rond qui ne reflétait que le bout du nez dodu qu'elle retouchait ou l'ourlet de ses lèvres en un balayage subtil. La poudre de riz rosée tressaillait sous la houppette. Ses fines paillettes volaient, se déposaient, poussières expertes, sur ses joues au teint de lys.

Elle était fin prête pour une infusion ou un thé à la cardamome et au magnolia. Parfois une limonade au sureau lorsque le salon du palais était blotti dans le jardin d'hiver où somnolaient les gardiens en livrée verte, leurs corps gourds abandonnés sur des chaises longues de rotin amolli.

Alors ces breuvages exotiques déliaient les langues gorgées de leurs saveurs. Un papotage de filles et de garçons de bonne famille, du même âge dont l'avenir joyeux se dessinait le temps d'une réception.

Le temps de se repoudrer le nez.

# Les Talons blancs

Je ne sais d'où ils venaient, ni qui les lui avait donnés, mais je les avais trouvés, abandonnés, blottis au bas du placard de sa chambre de jeune fille de treize ans.

Elle m'avait raconté.

C'étaient des talons hauts, fins, des talons blancs d'été. Le dessus était tressé d'une résille blanche, transparente, une lanière retenait la cheville. Je les avais blanchis pour qu'ils paraissent neufs. Le cirage blanc les faisait briller, leur talon luisait

comme un lys blanc.

Ils étaient à ma taille. J'adorais les porter. Je les enfiais avec volupté. Mes pieds nus se sentaient des pas de danseuse. Je marchais dans toute la maison, je montais et descendais les escaliers sans aucune difficulté d'équilibre. Je volais.

Lorsque maman m'offrit ce chemisier rose magnolia et cette jupe blanche, ronde qui tourne, ce fut le moment de sortir avec.

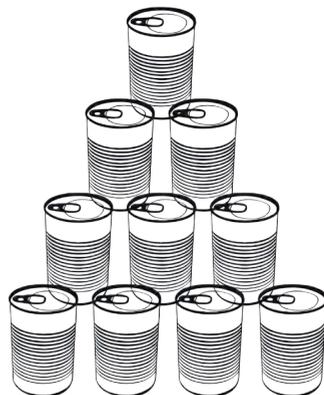
C'était dimanche de fête et mon amie Mado m'attendait devant le palais des glaces, rendez-vous gourmand annuel. Les forains avaient envahi la grand-place. L'air sentait bon les chichis, les gaufres, les chouchous, les pommes d'amour, boules parfaites, l'incroyable barbe à papa..

Alors ces breuvages exotiques déliaient les langues gorgées de leurs saveurs. Un papotage de filles et de garçons de bonne famille, du même âge dont l'avenir joyeux se dessinait le temps d'une réception.

Ces odeurs vivaces nous accompagnaient jusqu'au moment où nous ne pouvions plus résister. Une pomme d'amour écarlate de caramel plus grosse que nous accrochée à son bâton, édifice instable à la main, nous étions deux Madeleines, deux coquelicots immatériels isolés dans une foule bariolée, immergées dans l'océan sonore des klaxons des autos scooters, des sirènes des chenilles, des voix amplifiées, des rires, parmi d'étranges étrangers de tous âges qui déambulaient, se croisaient sous les platanes, au soleil d'été.

Mes talons hauts avaient perdu leur blancheur immaculée, mes pieds étaient recouverts d'autant de poussière. Les valse et les tangos les avaient achevés. Ne parlons pas des rocks endiablés... ils les avaient entièrement grisés.

# Josette écrit sur les souvenirs de Claude



## **LA KERMESSE (OU COMMEDIA)**

C'était dans ses moments de liberté qu'il pouvait laisser libre cours à son imagination, à son envie de créer une journée éphémère exceptionnelle. Un jour pas comme les autres.

« Aujourd'hui, c'est KERMESSE ! »

Il dévalisait alors l'atelier géant de son père. Dans un coin, il choisissait les plus jolis piquets en acacia, ceux de la vigne ou des tomates, une bonne douzaine qu'il chargeait sur ses jeunes épaules. Une caisse de pointes de 10, un marteau, une masse, quelques planches et une scie. Ah !... Et de la ficelle aussi ! Et dans la grange tout ce qui pouvait servir en plus.

Ce n'était pas une cabane qu'il allait construire mais une installation de kermesse, une fête pour tous, pour jouer, pour rire, pour se souvenir. À huit ans, on a l'énergie de ses rêves.

Le pré résonnait de l'écho du marteau. Piquets enfoncés en terre, annonces inscrites au charbon de bois attachées avec la ficelle de lieuse ou clouées à même les planches ; l'espace était opérationnel.

# Pêche aux canards      Tir à l'arc PimPamPoum

« Stands » installés, il attendait.

L'entrée était payante : 10 centimes pour l'après-midi et pour tous les jeux. Peu à peu le pré s'animait. L'herbe foulée par les enfants et les familles sentait bon la menthe. Claude jouait tous les rôles. Le « public » nombreux essayait d'enrouler les cerceaux empruntés aux barricades autour des quilles, de tirer à l'arc sans trop forcer sur les baleines du parapluie de la grand-mère, de viser juste pour faire tomber les boules suspendues aux ficelles de lieuse ou les boîtes de conserves empilées. Il criait : GAGNÉ ! Les cadeaux étaient distribués qui, des carrés de chocolat, qui, une pâte de coing. Il les adorait ! Parodiant l'un, répondant à l'autre, il réglait les différends entre les membres des familles interprétant le père qui dit non, l'enfant qui pleure, la petite fille qui supplie, le pépé qui donne des sous en cachette à ses petits-enfants et qui se fait gronder par sa fille.

À chaque kermesse de son cru, ses parents entraient dans son jeu, participaient pour lui faire plaisir.

« T'en as pas marre de jouer à la kermesse ? » disaient-il en souriant.

Claude était heureux.

C'était une bulle d'air comme celle que l'on fait en soufflant de l'eau savonneuse dans un long macaroni. Une bulle d'air légère dans un emploi du temps chargé.

Une bulle d'air partagée, un espace gagné.

# Josette écrit sur les souvenirs de Claude



## **LE VÉL' DU MARRONIER\***

C'étaient les étés de son enfance en pays dordognais.

Dans la cour de la ferme se dressait un magnifique marronnier. Il avait déployé tant d'énergie que ses racines sortaient de terre pour se délasser, pour prendre l'air. Elles affleuraient. Il ne faisait pas bon trébucher sur leurs volutes protubérantes. Les jours d'orage, depuis la fenêtre de l'étage, Claude voyait la pluie s'écouler dans ces rigoles naturelles ou stagner dans les creux. Tous les fleuves de France s'y trouvaient rassemblés ! Il aurait pu y faire voguer des petits bateaux de papier ou des coquilles de noix mais lui, il avait une autre passion, en juillet, celle du Tour de France.

À défaut de pédaler sur un vélo de course, il avait collectionné de petits cyclistes miniatures en métal gris et coloré à l'effigie de ses coureurs favoris. C'était la grande génération des André Darrigade, le « Landais bondissant, dit Dédé le lévrier des Landes », - ce dernier a aujourd'hui quatre-vingt-dix ans -, Raymond Poulidor, Jacques Anquetil, l'Italien Michele Gismondi, l'Espagnol Federico Bahamontes « le grimpeur », les Belges Noël Foré et Rick Van Looy...

C'est avec ses billes de verre ou de plâtre qu'il faisait rouler, glisser et bondir sous le marronnier que le Tour de Claude prenait vie. Le parcours accidenté offrait toutes les difficultés requises. Il y avait beaucoup de pistes tortueuses, quelques côtes assez dures, quelques descentes fabuleuses, et peu de lignes droites pour les sprints.

Lorsque la radio avait terminé la diffusion des commentaires de la dernière étape, il courait vers son circuit où il disposait ses champions colorés. Au départ, André Darrigade, son préféré, le sprinter, la bille rouge. Un coup de sifflet à l'harmonica, de préférence sur un « la » et le départ était donné. La petite boule jaune partait aussi, puis la verte, puis la bleue, les bigarrées, les transparentes. Mais il était évident que Darrigade - la rouge - devait gagner.

Accroupi, encourageant à sauts de cabri ses coureurs, bille en tête, bille en fête, il revivait l'étape avec passion. L'épreuve était physique. Le peloton coloré glissait, brillait, s'entrechoquait d'un clic accidentel. Lui, il haranguait son sprinter rouge qui perdait dans les montées. C'était inconcevable ! Alors, quelques chiquenaudes bien placées rétablissaient le plaisir de le voir reprendre quelques minutes à Bahamontes.

Le marronnier, racines en émoi, appréciait de haut, le spectacle de ce commentateur fougueux, de ce sportif en herbe, de ce gagnant au sprint, jusqu'à ce que, billes en poche il rejoigne ses parents qui l'appelaient pour un coup de main obligatoire à la ferme.

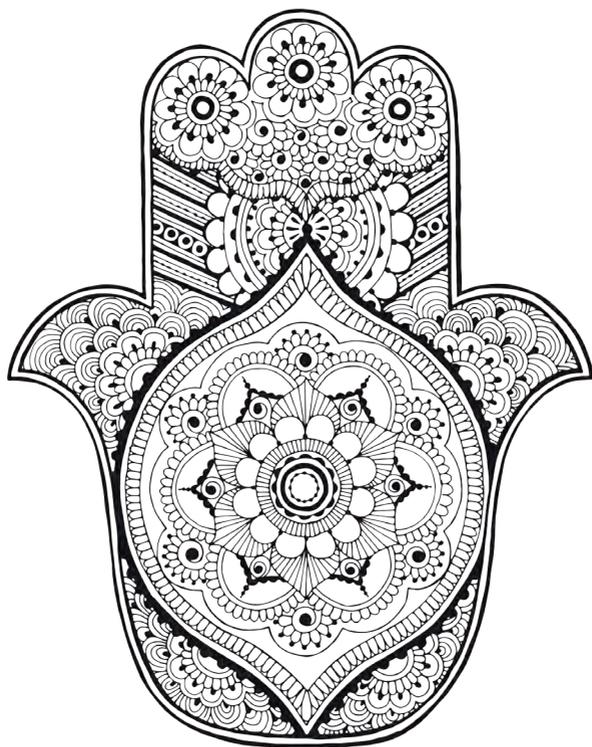
Quinze jours de rêves de gloire, quinze jours et plus de liberté gagnée sous le marronnier.

*\* le vélodrome*



# Josette Richy

*enfance,  
école,  
début du travail,  
voies différentes,  
mariages,  
accidents  
décès...  
et vieillesse*



**Je me souviens** de toute ma famille, nous étions dix enfants, j'étais la neuvième.

**Je me souviens** des fêtes et anniversaires organisés par nos parents, très très simples mais qu'est-ce qu'on riait !

**Je me souviens** de notre départ, après notre mariage, de partir seuls, tous les deux en Tunisie, loin des nôtres.

**Je me souviens** de la naissance de notre fille en Tunisie.

**Je me souviens** de l'arrivée de nos parents en visite.

**Je me souviens** de l'opération de mes genoux et des trois ans sans pouvoir marcher.

**Je me souviens** de la réussite des études de mes enfants et de leurs mariages, puis de voir grandir mes petits-enfants.

Le déménagement au foyer-logement m'a permis de retrouver l'amitié, quelques balades, des repas en communauté, un peu de travail personnel, quelquefois un voyage agréable. Située à l'accueil, j'ai le plaisir de voir les enfants partir à l'école avec leurs cartables sur le dos. Tout cela me rappelle ma jeunesse.

**Je me souviens** des fous rires, certains jours je ris beaucoup pour des bêtises dites ou entendues. J'ai le sourire facile.

**Je me souviens** d'un grand fou rire lorsqu'un membre proche de ma famille, devant mes sœurs et moi, cinq femmes assises sur un banc, lance cette phrase : "Tiens, voilà une brochette de cinq ménopausées !"

**Je me souviens** être tombée enceinte à 40 ans. Mon deuxième enfant avait alors 14 ans. Je me suis mise en colère après mon mari. Je lui ai tenu tête pour garder l'enfant et nos disputes se sont calmées après trois mois de grossesse.

**Je me souviens** qu'on allait dans les prés qui étaient au-dessus de chez nous, on ramassait des coucous, on les ramenait à la maison, on les enfilait, on faisait des balles avec, et on jouait au ballon avec mes deux frères au-dessus et au-dessous de moi.



# Marie-Odile Bochereu

*mariage  
naissance  
déménagement*

**Je me souviens** de mon enfance.

**Je me souviens** du jour où je suis entrée à l'usine.

**Je me souviens** des tanks des allemands pendant la guerre.

**Je me souviens** quand nous avons déménagé à Cintegabelle.

**Je me souviens** de la naissance de ma sœur qui a 2 ans et 4 mois de moins que moi.

**Je me souviens** que 15 jours après notre mariage nous avons mis notre déménagement dans le train, puis nous avons pris la route, 600 km, pour le travail. Notre déménagement n'a pas suivi.

L'amitié d'une famille nous a accueillis pendant une semaine, repas compris. Mon mari soignait les animaux. Ils avaient deux enfants qui allaient à l'école.

Tous les lundis, un professeur, pas du tout souriant, nous fait marcher entre des plots. Naturellement, j'en ai raté quelques-uns ; le fou rire m'a prise, impossible de m'arrêter !

On a vu le professeur sourire, c'est la seule fois qu'on l'a vu rire.

**Je me souviens** des jeux de quille toutes les semaines et des concours tous les dimanches.

C'était à la fin de la guerre, les choses étaient encore rares à Noël.

J'avais eu une jolie poupée, j'en étais très fière, je m'amusais très peu avec de peur de la casser, je la rangeais dans l'armoire.

Un dimanche, mon parrain est arrivé, j'étais très contente, très fière de ma poupée.

J'allai la chercher dans l'armoire pour la lui montrer. Quelle fût ma stupeur ! La poupée ! Les bras et les jambes étaient tombés.

J'ai pleuré, pleuré...

Dans ma jeunesse j'ai travaillé dans une usine de chaussures, il y en avait de toutes les couleurs, des blanches surtout.

Nous étions une équipe de femmes.

Au mois de juin les jours étaient longs.

À la sortie nous allions prendre un thé ou un café en face, avec des petites madeleines.

Nous traversions le Jardin des Plantes.

Il y avait des roses trémières et des magnolias.

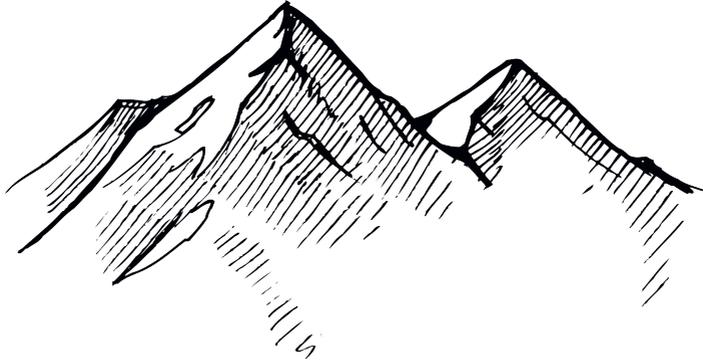
Les jours de pluie, nos chaussures étaient sales.

Et l'hiver n'en parlons pas !

À la sortie du parc, au portail, il y avait une tête de lion.

Personne n'y prêtait attention.

À l'automne ce jardin était magnifique avec toutes ses couleurs de roux.



## Marie-Odile écrit sur les souvenirs de Jocelyne

Dans les années 80-81, Jocelyne partit en Savoie, en Isère, pour faire du ski avec ses enfants pour la fête du jour de l'An.

Jocelyne ne pouvait pas faire de ski car elle avait mal au dos. Les moniteurs prenaient tout le monde. La Maman accompagnait les enfants. Un jour, le moniteur dit à la Maman : « Vous apprenez aux enfants à skier » alors qu'elle n'avait jamais fait de ski.

Le 31 Décembre, l'ex-mari de Jocelyne arriva avec sa nouvelle femme qui était enceinte.

À l'hôtel, ils mangeaient tous ensemble, les gens autour ne comprenaient rien, les enfants appelaient « Papa », les gens croyaient que ce Monsieur avait deux femmes.

# La Guyane

Dans les années 80, Jocelyne avait trois enfants à élever seule.

Elle partit en Guyane car les salaires y étaient plus élevés.

Départ d'Orly -6°, 14 heures d'avion, arrivée en Guyane +35°.

A l'époque, obligée de traverser toute la piste, elle suffoquait sous la chaleur avec ses trois enfants.

Quelqu'un devait venir les chercher, mais deux heures après leur arrivée, toujours personne.

Elle décida de prendre un taxi, ne connaissant rien ni personne. Le taxi l'emmena à Cayenne, impossible de circuler. Elle se demandait où elle était arrivée. Elle apprit plus tard que c'était la clôture du Carnaval.

A l'hôtel, elle commanda deux chambres.

Le lendemain elle prit le taxi, vingt minutes pour trois cents mètres !

Elle se rendit à la DDE pour son boulot. La DDE les avait oubliés. Ils les ont logés deux ou trois soirées à l'hôtel. Ils lui ont remboursé tous les frais. En attendant, ils lui ont donné une maison de passage dans la forêt pour plusieurs jours.

Jocelyne se souvient de l'eau qui remontait de la douche et des grenouilles dans les WC !



# Marinette

## Louge-Soulé

*images,  
école,  
instituteur,  
chaussures,  
chant,  
village.  
Noël,  
jeux,  
marronnier,  
animaux,  
campagne,  
vélo,  
fête,  
balançoire*

**Je me souviens** des matins où il fallait se lever tôt pour aider les parents à soigner les animaux lorsqu'il n'y avait pas de classe. **Je me souviens** de cette bonne odeur de café qui me poussait à me lever mais combien j'aurais aimé flâner au lit.

**Je me souviens** quand j'allais à l'école du village au Pouy de Touges, très joli village animé en ce temps-là.

Je me souviens de la cour d'école où les immenses Marronniers séculaires dispensaient leur ombre légère. Quand les marrons tombaient, nous jouions à la marchande. Pour payer les achats je partais à la recherche des plus petites feuilles. C'étaient les billets de 3 sous.

Les instituteurs surveillaient les élèves lors de la récréation. Il leur arrivait de venir visiter notre épicerie de fortune. Je me souviens combien nous nous appliquions à construire les murs de l'épicerie avec des bouts de branches et des feuilles entassés.

**Je me souviens** de la promenade en bus programmée pour Noël dans les villages de la communauté cœur de Garonne. Cinquante personnes environ. Nous voilà partis, chacun à sa place dans le long véhicule. Le paysage s'étire, défile. Les arbres semblent nous saluer car un peu secoués par le vent d'autan. Henri, humoriste à ses heures, boute-en-train, se lance dans des histoires abracadabrantes : comment manger des petits pois sur le morceau de pain rond sans croûte. Nous le regardons.

- « *Mais, pas possible !*
- *Si je vous fais une démonstration. »*

Alors sous les éclats de rire nous l'encourageons. Mais voilà que sous les secousses aux passages des nids de poules, les petits pois roulent sous les pieds. Seule reste la mie à se mettre sous la dent. Nous voici déjà parvenus au terme de notre périple sans avoir eu le temps de trop flâner.

## Comme un parfum

Gabrielle de Paris, m'adresse une jolie carte : Une copie d'aquarelle de Monet "La jeune fille au Parapluie". Je me souviens de la conclusion après les "Bons baisers de Paris", entre parenthèses : (J'arrive dimanche, je viens te voir).

Avec impatience, j'attends ce jour. Le voici, la voilà Gabrielle qui apporte des

sacs enflés d'objets pour tous.

Quelle joie, lorsqu'elle me tend le paquet, je suis toute frémissante, d'autant plus qu'il est mentionné sur l'étiquette : attention fragile ! Après l'ouverture du papier cadeau, détaché avec précaution, mon œil se scotche sur un tableau. Mais quel tableau ! Pour moi, pas ordinaire. Comment est-il réalisé, que représente-t-il ? J'observe encore. Il est noté « fait main », et griffe illisible de l'artiste.

L'artiste l'a composé avec des fleurs des champs, séchées. Les tiges de graminées qui se cueillent dans les prés rappellent le foin, ou ces lys sauvages brûlés par le soleil de juin. Des brins encore tous dentelés, mais secs, conservent leur parure. Directement sortis peut-être de l'herbier.

J'essaie de "lire la technique du bouquet". Je vois un point focal qui fixe le regard. C'est le cœur. De part et d'autre, se dressent des branchettes feuillues tel un jaillissement. Toutes les tiges "partent" d'une même base. D'où : l'enracinement, le cœur et le rayonnement.

Le bouquet semble ancré dans un fond vert comme en souvenir du lac de la ferme.

Même le parfum de l'eau, l'odeur du jardin semblent traverser le verre cristallin.

Je m'empresse de le placer au-dessus du vieux bureau. Sans jamais se lasser, mon regard se pose sur cette composition d'images d'où émerge la beauté du tableau.

Simple et noble. Comme un parfum d'ici et non d'Arabie.

# Marinette écrit sur les souvenirs d'Isabelle



## ISABELLE ET LA CHASSE

Isabelle se souvient de son enfance. Son père l'emmenait avec lui à la chasse. C'était comme une fête ces matins où accompagnés du lévrier Tiago, lequel sautait, jappait ; il exprimait sa joie. Ils partaient dans la campagne pour un parcours de chasse. Ainsi, en cette période d'automne, pour les palombes, « leur passage est à la St-Luc » disait son père. Alors, tous les deux, se dérobaient à la vue du gibier, et s'isolaient dans leur abri-cabane. Ils étaient à l'affût. Dès le passage de "la belle bleue", la palombe ainsi nommée, le canon posé sur le rebord de la lucarne, et pointé vers l'extérieur, dès le tir, la munition s'éparpillait dans les airs et blessait mortellement le gibier. Le père chasseur s'exprimait : "nous avons le dîner !".

Quelques années plus tard, Isabelle a grandi. Elle se souvient des parties de chasse avec son mari cette fois.

Elle se souvient de son apprentissage au tir, sur les boîtes de conserves creuses, les bouteilles en verre, elle visait, avec dextérité, elle réussissait.

Cette fois, elle se souvient des compétitions où elle s'engageait style de tir-sportif : le "ball-trap", "pull-mark" disait-elle. Il s'agissait de viser "des assiettes en argile" appelées "plateaux".

Dotée d'une grande connaissance des diverses pièces de l'arme, elle en possède tout un vocabulaire technique. Avec intérêt, j'apporte beaucoup d'attention à tout ce qu'elle précise.

Le fusil se compose toujours d'une crosse. Il peut être à cinq coups, (mais trois sont seuls autorisés pour tirer), ou à ventilation.

La mirette ou point de mire permet de bien viser la cible.

Sur le canon, à portée de la main déclencheuse, se trouve le chien ou gâchette. Il suffit d'appuyer avec son index et le tir fuse.

Munie de tous ces attributs, elle raconte des parties de chasse fructueuses.

Elle se souvient des champs giboyeux en ce temps-là ; lapins, faisans, cailles, alouettes... Alors, le brave Tiago manifestait encore, à travers des chorégraphies endiablées, son plaisir, sa foi d'animal. Isabelle, équipée de la tenue camouflée du chasseur - pantalon resserré, guêtres, bottes et chapeau rond doté de l'incontournable plume de faisan - se souvient avoir parcouru à côté de son mari chasseur, les bois de chênes, de châtaigniers, les fourrés dans lesquels se cachait l'élégante bécasse.

Tous ces sous-bois étaient foulés sous leurs pas, et la belle ainsi débusquée, s'élevait au-dessus de leurs têtes.

"C'était si beau de voir son envol qu'on épargnait le tir, et sa vie." dit-elle.

Plus loin au bord de l'eau, les foulques et les canards bleus, s'ébattaient tranquillement.

Alors, Isabelle ne voulait plus appuyer sur la gâchette pour cette fois.

C'était si agréable aussi d'observer la nature et la vie des oiseaux.

*Elle se souvient...*

# La *Promenade* *du Picon*

Par un après-midi de grande luminosité, je me souviens de mon coup de cœur lors de la découverte de cette promenade.

**Je me souviens** ; après avoir monté les marches de pierres, mon œil est frappé par la beauté de la chaîne des Pyrénées, ces cimes blanches ourlées de bleu, ce miroir qui renvoie plusieurs images. Rien ne peut effacer cette majesté !

**Je me souviens** avoir posé mon regard sur la butte fleurie. Les teintes vives des rouges, jaunes, roses, bleus, embellissent le décor sous l'ombre légère des marronniers séculaires.

Mais encore, je me souviens avoir découvert la stèle de Carolus. Carolus ! Un artiste né au Fousseret, en 1891, un comique troupier (comme on disait), un personnage haut-en-couleur.

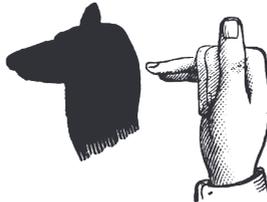
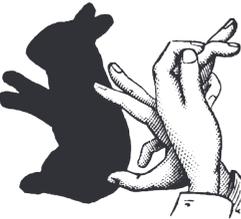
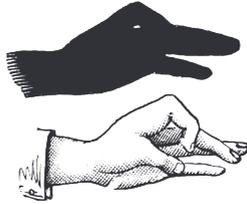
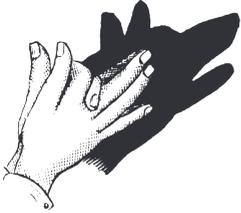
Avec dextérité, "il dessine avec la lumière, et les dessins sont animés". Ombromane confirmé, magicien, chanteur, il compose son : O Toulouse !

Avec sa femme Magdola, danseuse, chanteuse, ils créent un célèbre numéro de télépathie. Ils se produisent sur les grandes scènes du monde !

Carolus décède en 1987.

**Je me souviens** avoir été attirée par le buste placé à l'autre extrémité de la promenade : l'abbé Sicard, né au Fousseret en 1742. Après de brillantes études, il ouvre l'école des sourds-muets à Bordeaux, puis à Paris, où il décède en 1822.

**Je me souviens** de cette promenade agréable où règnent le calme, la sérénité, au milieu de cette nature poétique et méditative.



je me



me



s





# Ouvriens





*Ce projet est co-financé par*



Merci aux communes de Rieumes, de Cazères, Le Fousseret  
et à la fédération des Foyers Ruraux.